

HELENA JANECZEK

Traverser les ténèbres

roman traduit de l'italien
par Marguerite Pozzoli

ACTES SUD

*... habitavit inter gentes, nec invenit
requiem : omnes persecutores ejus
apprehenderunt eam inter angustias.*

FRANÇOIS COUPERIN,
Leçons de ténèbres.

L'autre soir, à la télévision, une femme soutenait qu'elle était la réincarnation d'une jeune fille juive morte dans un camp d'extermination. C'est mon ami Olek qui me l'a dit, il me téléphonait de Rome et, tout en bavardant avec moi, il suivait les étapes de cette vie antérieure reconstituées je ne sais comment, le récit détaillé de ces souvenirs intra-utérins, et il ne cessait de répéter "c'est hallucinant". J'ai alors écourté la conversation, disant que l'émission m'intéressait moi aussi, même si ce n'était pas vrai, et j'ai allumé la télévision. On voyait une femme d'une trentaine d'années – psychologue, d'après le texte qui barrait son buste – qui, à ce moment-là, ne parlait plus d'un alter ego dénommé Anna ou Hanna, Baumann ou Naumann, mais expliquait au public présent sur le plateau, et à celui, vaste et invisible, des téléspectateurs, le sens qu'elle avait tiré de cette expérience, et l'ensemble de ses conclusions. La parole est ensuite allée aux experts : à des psychologues, parapsychologues, prêtres, lamas bouddhistes traduits par des moines, à un psychiatre juif qui a pris le parti de la science mais également celui de la religion, la qualifiant de "non dogmatique", et il a concédé que, certes, la tradition mystique hébraïque admet l'idée

de métempsychose, mais il s'agit d'une réincarnation anonyme et insondable. Je doute qu'il en ait su davantage, et je me demande s'il connaissait bien le sujet. Puis, une femme âgée, juive elle aussi, a parlé du camp de concentration comme d'une expérience très haute – elle a vraiment dit cela : “vous savez, le camp de concentration est aussi une expérience très haute” – et à ce moment-là, sa tenue, entièrement blanche, et son long collier en bois prenaient un relief particulier, pendant qu'elle évoquait un tel, élève préféré (on dit élève? disciple? adepte?) du gourou indien Sri Aurobindo, d'un type au nom indien sanctifié par son séjour dans un camp nazi, l'offrant en exemple à la jeune psychologue qui accepte volontiers la leçon et répond : “ce que vous me dites est très beau”, le sourire aux lèvres. J'ai regardé encore un peu cette émission sur la réincarnation tout en me répétant, pour surmonter mon malaise et un vague sentiment de profanation, “mais qui tu es, toi, pour rire de ces personnes de bonne foi? Au fond, qu'est-ce que tu en sais...”

Moi, depuis un bon moment déjà, il y a une chose que j'aimerais savoir. J'aimerais savoir s'il est possible de transmettre des connaissances et des expériences non avec le lait maternel, mais bien avant, à travers le placenta ou je ne sais comment, parce que le lait de ma mère, je ne l'ai pas bu, mais j'ai, en revanche, une faim atavique, une faim de mort de faim qu'elle, ma mère, n'a plus. Je parle uniquement de cela, de cette faim particulière et clairement névrotique qui se déchaîne en moi à certaines occasions, devant un morceau de pain, n'importe quel genre de pain, bon, mauvais, frais, caoutchouteux ou rassis. Je suis même capable de mordre dans des quignons de pain

sec, je ne les jette jamais, je ramasse les miettes sur la nappe pour les manger. Je souffre d'une légère boulimie de pain, raison principale, peut-être la seule, de mon abondance physique si souvent critiquée par ma mère. Mais même quand je ne suis pas victime de pulsions incontrôlées, je dois toujours finir le sandwich que j'ai pris à la cantine. C'est ma mère qui m'a enseigné que le pain est sacré ; elle, quand elle en voit un bout par terre, dans la rue, elle le ramasse et le met en lieu sûr, en hauteur, pour ne pas qu'il reste là, sur le sol. J'ai peut-être trop bien appris la leçon, voilà tout.

Ma mère, quand elle était petite, n'était pas une gloutonne comme moi, la nourriture ne lui disait rien du tout. Elle me l'a raconté je ne sais combien de fois, pour blâmer les parents modernes qui cèdent aux caprices de leurs enfants et ne leur cuisinent que leurs plats préférés. Elle dit que c'est la guerre qui l'a guérie de son manque d'appétit, et elle engrange les regards complices de ceux qui appartiennent à sa génération et qui se souviennent de l'héroïsme de la faim. Elle ne dit pas de quelle faim elle a souffert, ni que les significations de la phrase "il n'y avait rien à manger" sont multiples. Elle ne dit pas que c'est un pur hasard, ou un miracle, si elle n'est pas morte de faim, ou d'asthénie, de dénutrition, ou gazée.

Après la guerre, elle avait faim, elle mangeait, elle mangeait pour de bon : ses vêtements d'alors me vont bien, à moi qui la dépasse de dix centimètres et qui pèse dix kilos de plus. Je ne comprends pas comment c'est possible, vu que, d'après les photos de cette époque, elle semble juste un peu potelée. Je dois vraiment les mettre, ses vêtements, mettre, par exemple, sa robe cintrée, en soie à pois blancs, pour

avoir la preuve que son appétit était différent, d'une faim qui, au fil des ans, s'est de nouveau apaisée.

Maintenant qu'elle est âgée, elle a, certes, dépassé les obsessions de l'adolescence, mais elle a retrouvé un contrôle rigoureux de sa nutrition, et une certaine méfiance à l'égard des aliments qu'elle ne connaît pas depuis toujours, méfiance qu'elle réfrène et cache pour ne pas passer pour quelqu'un de difficile, ou, pire encore, pour une plébéienne ignorante qui, tel le paysan du proverbe allemand, "ne mange que ce qu'il connaît".

Maintenant, elle affirme manger "avec sa tête" et elle me reproche de ne pas le faire, de ne pas me peser chaque jour pour pouvoir intervenir sur les demi-kilos avant qu'ils ne deviennent un kilo entier, puis deux, puis une masse physique disproportionnée, qui offense le goût et l'idéal esthétique et que sais-je encore. Elle me reproche de me gaver de pain de manière compulsive, et dépose dans mon assiette la moitié de sa portion car elle ne peut absolument pas manger davantage ; moi, je nourris des rancœurs devant la manie d'une vieille qui veut contrôler si sévèrement sa ligne et qui en parle si fréquemment, comme s'il s'agissait d'un problème moral ; elle, elle devine que je suis un peu boulimique, et moi, avec le secours de mes quelques notions de psychologie, je pense que, depuis son enfance, elle a une tendance à l'anorexie qui, avec les années, n'a fait que s'accroître. Nous sommes aux antipodes l'une de l'autre, me dis-je, tout en éprouvant, à l'égard de mon corps et de ma faim, une satisfaction mêlée de honte. Peut-être est-ce pour cela que je voudrais savoir si c'est elle qui m'a transmis cette faim, qui me l'a passée, de la même façon qu'aujourd'hui, tout

en m'appelant souvent "ma grosse dondon", elle me passe ses demi-côtelettes, ses pommes de terre et ses demi-assiettes de pâtes ; je voudrais savoir si elle m'a passé sa faim de demi-morte pour dépasser cette demi-mort et reconquérir le caractère, la personnalité, la psychologie qui étaient les siens avant la faim. Je me le demande. Je me le demande pour ne pas devoir penser que l'expérience des camps de concentration non seulement n'est pas "très haute", mais n'est absolument pas une expérience, que l'on n'apprend rien, que l'on ne devient ni meilleur ni pire et une fois qu'elle est passée elle est passée, elle s'est rétractée dans les replis les plus cachés de l'âme où elle abîme, oppresse, persiste. Peut-être qu'elle abîme, oppresse et persiste parce qu'elle ne peut pas s'être entièrement volatilisée, mais, informe qu'elle est, informe qu'elle sera toujours, elle n'influe pas sur le comportement et sur la personnalité de qui est revenu à la norme, revenu dans le tissu social, revenu dans le monde des vivants et des rassasiés, qui ont le droit d'être vivants et rassasiés. Je me le demande parce que je n'arrive pas à me résigner à ce qu'il me semble avoir pu remarquer avec une telle évidence, et si souvent, dans l'exemple qui m'est le plus proche, celui de ma mère.

Ma mère est une petite fille qui ne mange pas, une adolescente qui vole des bas de soie et des rouges à lèvres pour se faire belle en cachette de sa propre mère qui a toujours été "plus soignée et plus gracieuse que toi", ma mère qui lisait de bout en bout des romans scandinaves qu'elle trouvait très ennuyeux, parce que c'était ceux-là qu'il fallait lire, et "moi, à l'époque, j'étais un peu snob", ma mère qui n'a jamais supporté les gros et les laids, qui a toujours

été “une esthète”, ma mère est celle que je connais, celle qui m’irrite, celle qui m’apparaît comme le contraire de moi-même, parce que moi, je veux être le contraire d’elle. Et celle qui, avec deux sous en poche, s’est enfuie du ghetto en sachant qu’il allait être liquidé, en connaissant la signification de ces mots, en disant à sa propre mère “je m’en vais, je ne veux pas brûler dans les fours!” celle-là, qui est-ce?

Elle pleure, cinquante ans plus tard, en Pologne, elle hurle qu’elle a laissé seule “ma maman, ma maman”. Elle crie comme un aigle dans le musée installé à Auschwitz I, ce solide complexe hôtelier où ni elle ni aucun de ces juifs n’a séjourné, devant un étui qui laisse entrevoir un échantillon de Zyklon B, elle hurle à nouveau comme une petite fille “maman, maman”. Je l’ai aimée d’un amour total et fier pour cette grande scène “en public”. J’aime une mère survivante qui ramasse le pain dans la rue, et beaucoup moins l’autre, celle qui se pèse chaque matin sur la balance, et je n’arrive pas à concilier les deux, je sais que j’ai affaire à un mystère insoluble, je sais que je ne parviendrai jamais à connaître ma mère et je sais aussi que je la connais trop bien et que toutes nos petites querelles ne sont ni plus ni moins que les conflits habituels, les folies familiales ordinaires.

Ma mère dans la chambre marron d’un hôtel de Varsovie, une grande chambre, laide et sombre comme le sont les chambres de tous les hôtels à plusieurs étages et vieillots, à peine un peu plus triste, un peu plus sombre, un peu plus marron que celles d’Occident. C’est la première chose que nous voyons tranquillement dans ce pays, elle après cinquante ans pile. Je ne savais pas que cela faisait juste cinquante ans, et il y a plusieurs autres choses que je ne savais

pas : par exemple, je ne savais pas pourquoi, avant de partir, puis à bord de l'avion, elle était si tendue et silencieuse ; certes, je pouvais l'imaginer, étant donné que moi-même, depuis des jours, j'étais agitée par la peur, peur de ce voyage qui pour elle, j'aurais pu le comprendre, était plus un retour qu'un voyage.

Alors que je ne comprenais quasiment rien, rien jusqu'à ce que, dans cette chambre d'hôtel, elle se mette à pleurer, à pleurer très fort en criant "aujourd'hui ça fait cinquante ans", le répétant chaque fois qu'elle parvenait à reprendre haleine et à parler, et moi je lui demandais "mais quoi?" et j'essayais de la prendre dans mes bras, la caressant comme une petite fille qui vient de vivre une tragédie, une petite fille qui a perdu sa poupée ou qui a trouvé un petit animal mort, et je disais "tout va bien, maman, tout va bien" ou quelque chose comme ça, car il se peut que j'aie inventé les détails. "Ça fait exactement cinquante ans depuis ce jour", a-t-elle fini par dire et, blottie dans mes bras puis se libérant de cette étreinte, elle m'a raconté le jour où elle avait dit à sa mère qu'elle ne voulait pas aller mourir avec eux.

C'était le soir de ce jour-là, pendant le dîner avec sa mère, son père et son frère qui était beaucoup plus gentil qu'elle – "il était beaucoup plus gentil que moi, Jerzy était beaucoup plus gentil", hurle ma mère – et il avait mis à cuire des pommes de terre, très peu, j'imagine, ou bien il avait fait quelque chose de semblable, je ne m'en souviens pas, pendant qu'elle criait "ce n'est pas vrai qu'ils nous emmènent ailleurs, je le sais, moi, où ils nous emmènent, je ne veux pas brûler dans les fours". À moi, elle a dit cela, elle a crié ces mots, je ne l'oublierai jamais. Puis elle s'est mise à hurler "maman, maman", et de nouveau,

j'ai essayé de calmer ma mère comme une maman essaie de calmer une petite fille qui pleure en criant "maman, maman", mais ça n'a servi à rien ; pourtant, au bout d'un moment, elle a réussi à s'arrêter et elle a hurlé "ça a été le pire jour de toute ma vie" – ça a été pire que tout le reste, ce fameux jour où elle a décidé de s'enfuir et d'abandonner sa mère, sa maman qui était la bonté même, au destin qu'elle connaissait.

J'ai ouvert une seule fois un très gros livre intitulé : *Calendrier des événements dans le camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau 1939-1945*. À la date du 27 août 1943 – cinquante ans avant et un jour et demi après notre arrivée à Varsovie – un paragraphe dit ceci :

"Par un transport du RSHA sont arrivés environ 1 500 hommes, femmes et enfants juifs du ghetto de Zawiercie. Après la sélection, 387 hommes, auxquels ont été attribués les numéros allant de 140334 à 140720, et 418 femmes, marquées avec les numéros allant de 56520 à 56937, sont internés dans le camp. Les quelque 700 personnes restantes sont tuées dans les chambres à gaz."

C'est la seule page qui commémore ceux que, pendant le voyage avec ma mère en Pologne, je me suis efforcée, pour la première fois, d'appeler "grands-parents", "oncles" et "tantes". Zawiercie est à environ trente kilomètres d'Auschwitz, même un train transportant des marchandises ou des bestiaux, surchargé, met peu de temps pour y arriver. Inutile d'imaginer dans quelle moitié ils se sont retrouvés après la sélection. Je sais que mon grand-père n'a pas été gazé tout de suite, qu'il a vécu des péripéties diverses et étranges. J'ai entendu des rumeurs sur les chaussures